

JEFF LE CARDIET

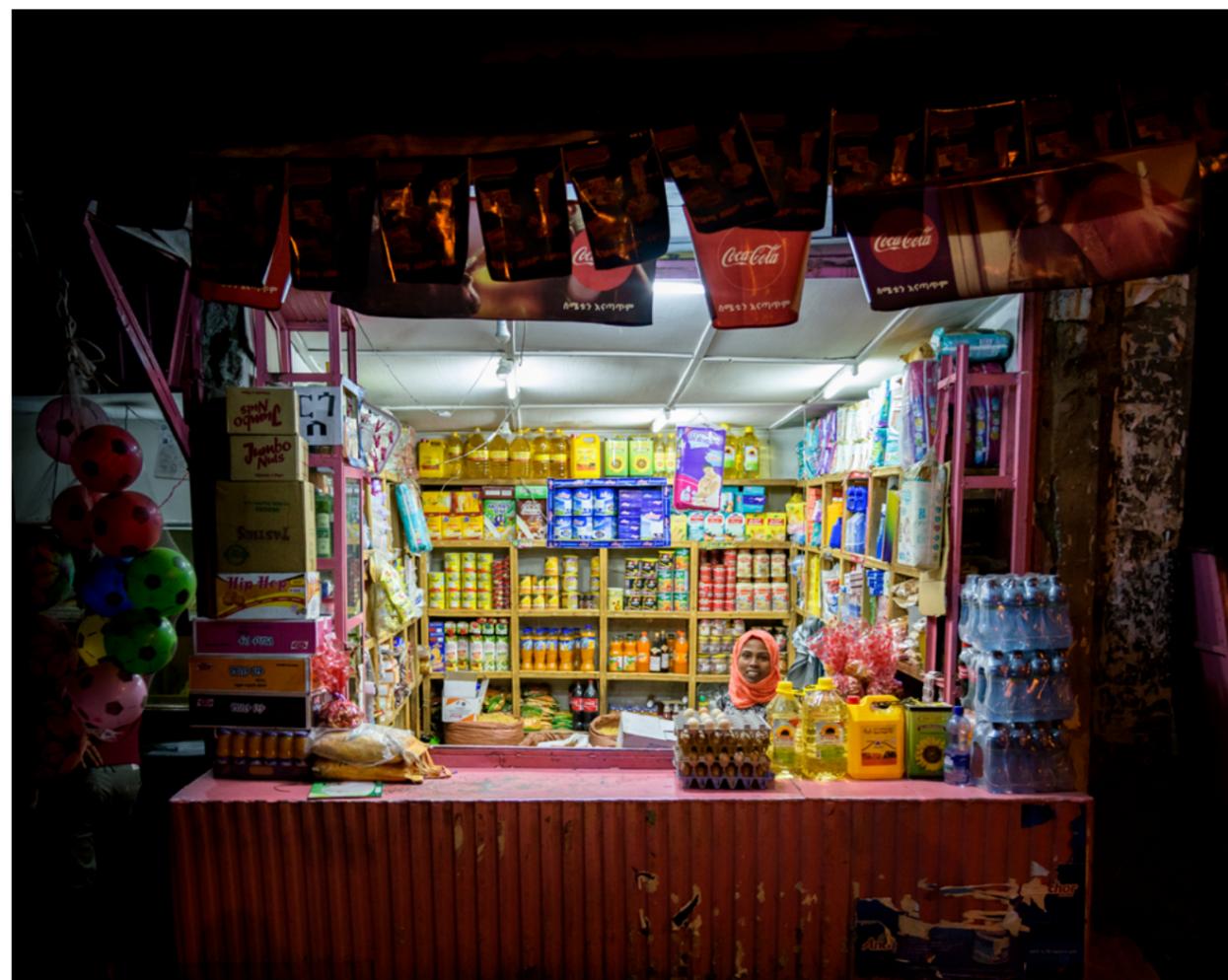
NUITS D'ÉTHIOPIE

À la nuit tombée, les rues d'Addis-Abeba s'illuminent d'une myriade de petites échoppes où l'on trouve de tout. À la recherche de ces îlots de lumière, le photographe Jeff Le Cardiet a arpenté les quartiers populaires de la capitale éthiopienne pour en dresser un portrait aussi original que graphique. Il en a fait un livre *Addis Ababa Mata Souks*. C'est son tout premier, et nous l'avons tellement aimé que nous vous en offrons ici un avant-goût. **Julien Bolle**





“Nous avons dû passer pas mal de temps à négocier avec la police locale, qui n’aime pas que les étrangers s’aventurent en dehors des circuits touristiques.”





Il semble que votre découverte de l'Éthiopie coïncide avec votre redécouverte de la photographie. C'est bien ça ?

J'ai toujours été passionné d'image, mais c'est lors d'un premier voyage personnel en Éthiopie en 2016 que j'ai décidé de devenir photographe. J'ai grandi aux Comores et beaucoup voyagé dans mon enfance, et j'ai ressenti le besoin de me ressourcer. L'Éthiopie, avec sa culture et ses légendes, m'est apparue comme l'endroit idéal pour m'ouvrir un peu l'esprit. J'ai très vite voulu photographier les gens que je rencontrais, et j'ai commencé une série en noir et blanc sur Kazanchi, un quartier populaire de la capitale Addis-Abeba. Mais je n'ai pas pensé sur le moment à demander leur autorisation aux personnes photographiées. En 2017, après avoir suivi des formations courtes aux Gobelins, à Louis Lumière et à l'ENSP d'Arles, j'ai décidé de revenir sur place pour retrouver ces gens et finaliser cette série. Un soir, par hasard, la lumière de ces échoppes a attiré mon regard, et j'ai commencé en parallèle cette série en couleur.

Où trouve-t-on ces échoppes ? Que disent-elles de la société éthiopienne actuelle ?

C'est dans le quartier de Siddist Kilo que je les ai remarquées la première fois, mais la série comporte des images prises dans des endroits très différents. Si l'économie du pays se porte bien, c'est au prix de fortes inégalités. Ces modestes échoppes apparaissent çà et là dans la capitale, parfois au beau milieu d'immeubles modernes, près d'un hôtel de luxe ou du siège de l'Union Africaine. Aller à la rencontre de ces petits commerçants me semblait être une bonne façon de prendre le pouls du pays. Cette série m'a pris une quinzaine de jours, je photographiais

presque chaque soir. J'ai documenté en tout plus d'une cinquantaine d'échoppes.

Quelles ont été les principales difficultés dans la réalisation de ces images ?

J'ai commencé par essayer de prendre les images sur le vif, mais les réactions n'étant pas toujours positives, j'ai préféré d'abord expliquer ma démarche aux commerçants. Mon ami éthiopien Dawit m'a accompagné chaque soir, sans lui je n'aurais pas pu établir le même lien avec ces gens. Je leur montrais des images de la série pour les rassurer sur mes intentions, et je leur posais quelques questions sur leur activité et sur leurs aspirations. On retrouve leurs propos à la fin de mon livre, assortis de légendes mettant les images en perspective. La situation politique en Éthiopie est relativement instable, des émeutes ont éclaté contre les inégalités sociales. Quand j'ai réalisé ce reportage, le gouvernement avait décrété l'état d'urgence. Nous avons dû passer pas mal de temps à négocier avec la police locale, qui n'aime pas que les étrangers s'aventurent en dehors des circuits touristiques, et aussi avec des gens défoncés au khat, la drogue locale, qui nous prenaient pour des espions ! Il était donc hors de question d'utiliser un trépied, je cachais l'appareil sous ma veste et j'opérais discrètement à main levée. Mon boîtier est un Nikon D810, avec comme objectif un 24-120 mm f:4 VR. Afin d'assurer un minimum de netteté, j'ai poussé la sensibilité à 6 400 ISO, avec une ouverture intermédiaire. J'ai exploité la mesure pondérée sur les hautes lumières de l'appareil pour éviter les zones surexposées, quitte à plonger une grande partie de l'image dans l'obscurité. J'ai ensuite ajusté le tout sur l'ordinateur.

Le livre est particulièrement bien réalisé. L'avez-vous autoédité par choix ?

Non, j'ai d'abord contacté des éditeurs, mais sans succès, et j'ai donc décidé de prendre les choses en main. J'ai réalisé la retouche, la sélection, la mise en page et les légendes moi-même et j'ai fait faire des traductions des textes en anglais et en amharique pour pouvoir toucher un public plus large, notamment sur place. Pour la réalisation, j'ai fait appel à l'imprimerie Escourbiac qui a fait un superbe travail de conception et d'impression. John Briens m'a conseillé sur les options esthétiques et techniques tout au long de ce processus qui a nécessité un gros investissement en termes de temps et de budget, mais je suis très content du résultat. La librairie Le 29 m'a laissé occuper les murs de sa galerie et nous avons pu faire un vernissage très festif au son du jazz éthiopien. Après cette première série, j'espère maintenant pouvoir terminer mon projet global plus ambitieux sur ce pays qui me tient à cœur.



Parcours/actualité : Basé à Avignon, Jeff est un jeune papa travaillant dans l'hôtellerie et la rénovation de bâtiments. Il opère une reconversion dans la photographie et vient de sortir son premier livre autoédité *Addis Ababa Mata Souk* (108 pages, 19x24 cm, 35 €). Il est disponible à la librairie photographique Le 29 (29 rue des Récollets, Paris 10^e), qui expose la série jusqu'au 31 juillet, et sur jeffcardiet.com.

